

Hardi !...Pan !...Pan !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

après-midi, de pénétrer au cercle. C'était quatre heures, il faisait chaud, la petite ville somnait... et le cercle aussi.

Mon arrivée eut le don d'étonner la jeune personne chargée des fonctions de sommelière, étonnement vite remplacé par un gracieux sourire.

L'atmosphère prêtait aux confidences : les volets mi-fermés laissaient filtrer quelques rais lumineux, atténués encore par les géraniums des fenêtres ; un chat, dans un coin, dormait paisiblement et la maîtresse de céans s'occupait à quelque ouvrage féminin, lorsqu'elle fut distraite par mon intrusion.

J'entamai donc la conversation, tout en savourant « trois décis » et j'appris bien des choses intéressantes.

Tout d'abord, je sus qu'il y a plusieurs catégories dans les habitués : les « gens du dimanche » et les « gens de la semaine. »

Les premiers sont ceux qui passent au cercle un instant le dimanche, en revenant de la promenade. Ils viennent en famille, le papa, la maman et jusqu'au dernier-né, dans sa charrette anglaise.

Les enfants se jettent sur les journaux illustrés, qu'ils brutalisent parfois, ou tirent la queue du chat pour lui faire dire : « Miaou ! »

Quant aux seconds, ils sont encore subdivisés ; il y a les « Messieurs de l'apéritif », de 11 heures à midi et demi ; les « Messieurs du café », de 1 heure à 3 heures, et enfin les « jaseurs » tout court ! qui se donnent de préférence rendez-vous le soir.

Comme je m'étonnais de trouver tant de philosophie chez mon interlocutrice, celle-ci me dit, encouragée sans doute par le fait que je venais du « dehors » :

— Oh ! vous savez, monsieur, ça à l'air calme ici ; mais, je vois bien des choses, moi, bien des manies et des travers, avec ces messieurs.

— Eh ! bien, répliquai-je, cela pourra vous profiter... pour plus tard, et je continuai cet interview nouveau genre.

J'appris ainsi que certains de ces messieurs, qui sont si sérieux en rue, ne le sont plus guère lorsqu'ils sont au cercle, chez eux, comme ils disent.

Les habitudes sont des manies ; M. X., qui a l'habitude de se mettre près de la fenêtre, s'en retourne en gongonnant si, par hasard, sa place est prise.

Pensez ! cela arrive trois ou quatre fois par année...

Enfin, le cercle est un cercle « démocratique », mais cela n'empêche pas monsieur le Président d'avoir une manie qui, elle, n'a pas du tout cette qualité. Lorsqu'il fume son bout de Grandson, il ne peut pas mettre la cendre dans le cendrier-réclame qui se trouve sur chaque table, il faut lui apporter son cendrier en faïence dorée...

Depuis longtemps j'avais fini de siroter mon Calamin, que ma charmante compagne parlait encore. Mais je me décidais à partir devant les yeux furibonds d'un Druey qui, de son cadre, avait l'air scandalisé de ma curiosité.

Il avait peut-être raison ; néanmoins, je me suis promis de renouveler, à prochaine occasion et dans un autre lieu, ce nouveau moyen de tuer le temps.

Apprendrai-je du neuf ? Je crois que oui ; mais un de mes amis, qui me contrarie toujours, m'a dit : Tu sais, plus ça change, plus c'est la même chose.

Nous verrons !

SPADA.

Question. — Est-ce la commune qui fait l'honneur du syndic ou le syndic qui fait l'honneur de la commune ?

Telle est la question que nous pose un lecteur. Que chacun y réponde pour son propre compte.

PAUVRES NOUS !

QUEL rôle la suggestion peut jouer dans le jugement des foules, tout de même.

« J'avais préparé, conte un professeur, une bouteille remplie d'eau distillée, soigneusement enveloppée de coton et enfermée dans une boîte. Après quelques autres expériences, au cours d'une conférence populaire, je déclarai que je désirais me rendre compte de la rapidité avec laquelle une odeur se diffuserait dans l'atmosphère de la salle, et je demandai, aux assistants de lever la main aussitôt qu'ils sentiraient l'odeur.

» Je débailai alors la bouteille et je versai l'eau sur le coton, en éloignant la tête durant l'opération ; puis je pris une montre à seconde, attendant le résultat. J'expliquai que j'étais absolument sûr que personne dans l'auditoire n'avait jamais senti l'odeur du composé chimique que j'avais répandu sur le coton et j'expliquai l'espoir que, si l'odeur devait sembler forte et spéciale, elle ne serait toutefois désagréable à personne.

» Au bout de 15 secondes, la plupart des personnes assises aux premiers rangs levaient la main et, en 40 secondes, l'odeur se répandit jusqu'au fond de la salle, par ondes parallèles assez régulières.

» Les trois quarts environ de l'assistance déclarèrent alors percevoir l'odeur. La minorité réfractaire à la suggestion comprenait plus d'hommes que la proportion de l'ensemble. Il faut cependant supposer qu'un plus grand nombre d'auditeurs auraient fini par succomber à la suggestion, si je n'avais été obligé d'arrêter l'expérience, quelques-uns des assistants des premiers rangs se trouvant déplaissamment affectés et voulant quitter la salle. »

HARDI!... PAN!... PAN!

V — Vaôlé-vo boxer ?

La boxe est une institution anglaise. Cela fait partie intégrante d'un ensemble très compact et très logique. Lorsqu'un Anglais vient au monde, son premier mouvement est de boxer sa nourrice ; il boxe plus tard ses petits camarades, il boxe ses amis, ses confrères, le premier venu, un passant, sa femme. Il faut qu'il boxe, comme il faut qu'un Italien chante ou qu'un Français rie. Il acquiert, par suite de cette disposition, des aptitudes particulières, des goûts qui peuvent nous surprendre, mais qui sont une conséquence toute simple de ce pugilisme congénital.

Les exercices les plus violents sont les plus recherchés par les plus jeunes enfants. Exemple : Dans une école célèbre, on avait coutume de fesser les élèves paresseux ou indisciplinés. Le directeur se piquait d'humanité, cas exceptionnel : il décida que ce châtimement barbare serait remplacé par une amende prélevée sur l'argent des menus plaisirs. Il y eut une émeute, et, à grands cris, on réclama le rétablissement de l'ancien régime. Ces enfants, en excellents Anglais, aimaient mieux avoir le derrière en sang que la bourse entamée. Pour eux, le fouet était presque un sport.

L'Anglais boxe donc, et il s'en fait gloire. C'est même un des titres dont il est le plus fier. Lord Byron lui-même, le plus impressionnable peut-être de tous, a eu bien soin, dans ses mémoires, de nous faire entendre qu'il avait reçu des leçons de boxe du célèbre Jackson.

Un beau combat de boxeurs charme les Anglais. Il faut croire qu'il existe dans les coups de poing une variété étonnante. Un œil poché d'une certaine façon est une œuvre d'art. Il y a des mâchoires bien brisées et des mâchoires mal brisées. Les règles de la boxe sont chose fort sérieuse et fort compliquée.

Il est un code, pour ne pas dire une bible de la boxe, qui est un monument. Avec quel soin

quasi paternel, par exemple, on s'y préoccupe des recommandations utiles pour faire un bon lutteur !

Quand on a cultivé longtemps, avec une persévérance passionnée, ces pratiques, quel corps d'acier on acquiert ! Les muscles ont alors une solidité que seule peut égaler leur souplesse. La peau est lisse et brillante ; un tel boxeur, bien entraîné, doit avoir une main qui, au travers de la lumière d'une chandelle, paraît diaphane et rose.

C'est alors que les coups formidables se porteront, que sous le poing de marbre les yeux enfloront subitement, que les poitrines seront défoncées, que le *claret* jaillira d'un beau jet rouge éblouissant.

Soupe aux asperges.

Epluchez une livre d'asperges, coupez les têtes à 4 cm. et mettez-les à part. Coupez le reste en morceaux, cuisez-les dans du bouillon et passez-les au tamis. Ensuite faites jaunir une cuillerée à bouche de maïzena dans du beurre et cuisez $\frac{1}{2}$ d'heure dans le bouillon, ajoutez les têtes d'asperges et laissez cuire jusqu'à ce que celles-ci aussi soient à point ; ajoutez la purée d'asperges, liez la soupe (maximum 2 litres) avec une cuillerée à bouche de crème douce, liée elle-même avec deux jaunes d'œufs.

Les volets du sermon. — Un pasteur appelé, en remplacement, à prêcher dans une localité du canton, s'en va, son office terminé, prendre un bouillon à l'auberge de la gare, en attendant le train.

Les volets de l'auberge sont fermés ; la salle est plongée dans une demi-obscurité.

— On n'y voit pas plus qu'il ne faut, ici, fait le pasteur à l'aubergiste. Pourquoi donc n'ouvrez-vous vos volets ?

— Oh ! c'est que, mossieu, je dois vous dire ; ici on ferme toujours les volets pendant le sermon. Vous savez, c'est pour la bonne façon.

— Mais, il y a longtemps qu'il est terminé, le sermon ; c'est moi qui l'ai fait

— Ah !... oué !... Ça fait qu'on va ouvrir, alors.

EPATANT. PARTOUT !

Théâtre. — Après les deux représentations de dimanche dernier, on pouvait croire épuisé le succès de la *Dame de chez Maxim's*. Il n'en est cependant rien. De toutes parts on réclame encore cette pièce, le plus amusant de tous les vaudevilles. M. Bonarel a donc décidé deux dernières représentations de la *Dame de chez Maxim's*, pour dimanche, en matinée et en soirée, avec l'*Auberge rouge*, drame nouveau en 2 actes, tiré d'une nouvelle de Balzac, par Serge Basset, œuvre poignante d'une rare puissance dramatique.

Le *Kursaal*, lui aussi, reprend, à la demande de plusieurs de ses habitués, un de ses derniers succès, la *Veuve joyeuse*. Cette pièce unique par sa musique caressante, ses valse populaires, son dialogue savoureux et gai ; ses costumes, décors, sa mise en scène, a été reprise, hier soir vendredi 28 janvier, avec plus de luxe encore qu'à la première série.

Le fameux duo du Cavalier et le deuxième couplet du septuor célèbre, ont été rétablis. Un certain nombre de nouveaux costumes ont été confectionnés, le décor du premier acte a été complété. L'orchestre renforcé, les chœurs aussi. Bref, c'est un triomphe que cette opérette extraordinaire qu'on joue à Paris depuis près d'un an, qui a vu la rampe plus de dix mille fois dans le monde entier.

Au *Lumen*, le programme est des plus attrayants, cette semaine. On y applaudit, particulièrement, le « flottage des bois dans les Alpes italiennes », qui est une révélation. Et l'on y voit aussi nombre d'autres attractions instructives et historiques.

Au *Lux*, même chose. Depuis hier, vendredi, le spectacle est tout nouveau et les numéros intéressants y foisonnent.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.